

## **Préface du responsable de la publication**

*Bibliothèque Beinecke  
Département des collections spéciales  
Université de Yale  
New Haven, Connecticut*

*11 décembre 1992*

*Cher Monsieur,*

*C'est en tant que conservateur adjoint des collections spéciales à la Beinecke que je vous écris pour vous demander conseil et assistance.*

*Comme vous le savez peut-être, la Beinecke abrite un nombre immense de documents de valeur et de manuscrits provenant de donateurs du monde entier.*

*Dernièrement, nous avons transféré la totalité de notre catalogue sur informatique afin d'en faciliter l'utilisation. Cette opération nous a coûté plusieurs mois de travail (et deux millions de dollars). Ce faisant, nous avons mis au jour diverses pièces qui n'avaient été ni formellement identifiées ni correctement étudiées lors de leur acquisition.*

*C'est le cas de quelques documents appartenant à la donation Martha Hudson, dont le beau-frère, Gerald Forrester, fut un distingué étudiant de Yale (promotion 1903). L'université est en possession de ces pièces depuis plus de cinquante ans.*

*J'admets, à ma grande honte, que le nom de Martha Hudson ne signifiait rien pour mon prédécesseur et c'est pourquoi, je le crains, ses papiers n'ont pas été traités avec le soin qu'ils méritaient. C'est seulement lors du transfert sur fichier informatique que nous nous sommes aperçus que cette Martha Hudson fut pendant trente ans la gouvernante de Sherlock Holmes.*

*La plupart des dossiers de Mme Hudson ne présentent que fort peu d'intérêt. Ils renferment surtout des livres de comptes domestiques qui renseignent (bien mal) sur les dépenses et les habitudes d'un célibataire de la fin de l'époque victorienne, et sont, de ce fait, susceptibles de retenir l'attention d'historiens-sociologues spécialisés dans cette période.*

*C'est à vous que je m'adresse, pourtant, car nous avons découvert dans cette donation un manuscrit qui semble être de la main de John H. Watson, le biographe de Holmes. Nous ignorons absolument comment il a pu se retrouver au milieu des registres de Mme Hudson. Peut-être, l'essentiel du texte rapportant une longue déposition de Holmes lui-même (c'est-à-dire son employeur), s'est-on mépris sur l'auteur. Nous ne sommes pas en mesure d'expliquer comment Mme Hudson est entrée en possession d'un tel document (M. Forrester est lui-même décédé en 1953 et n'a laissé aucun héritier susceptible de nous éclairer sur ce sujet).*

*Eu égard à vos travaux passés dans ce domaine, la bibliothèque a pensé que vous seriez peut-être intéressé*

*par la lecture de ce texte, en vue d'une publication par vos soins.*

*Je pars en vacances pendant les fêtes et ne serai de retour qu'après le Nouvel An. Vous pourrez alors me joindre à l'adresse ci-dessus, par téléphone ou par fax. Si nous ne nous rencontrons pas d'ici là, je vous souhaite un joyeux Noël.*

*Sincèrement,*

*Fred Malcolm*

*Conservateur adjoint.*

Cette lettre explique mieux que je ne pourrais le faire comment le manuscrit qui suit a revu le jour. Au risque de paraître grincheux, je m'étonne que le métier de bibliothécaire soit dans un état de déréliction tel qu'un trésor de cette importance ait dû patienter sous la poussière d'un rayon pendant un demi-siècle. À quoi sert de posséder des masses de documents si personne ne prend la peine de les lire ? Il est trop facile de reporter toute la responsabilité sur les administrations Reagan et Bush en dénonçant leur politique d'éducation et de recherche et en se lamentant sur le manque d'effectifs. L'incurie des dernières années ne change rien au fait que cette perle a dormi là pendant des décennies. On peut aussi bien imaginer que des extraits de *Huckleberry Finn* ou de *Pour qui sonne le glas*, et Dieu sait quoi encore, attendent à ce jour d'être publiés – et pas au fond d'un grenier privé, ce que je pourrais comprendre, mais dans les locaux mêmes des institutions dont la raison d'être est de les protéger et de nous les restituer. Mais brisons là.

Quelques mots sur l'œuvre elle-même.

Depuis la mise au jour du prétendu fragment Swingline-Dobson en 1970, toute une industrie de manuscrits watsoniens « tout-juste-découverts » est venue empoisonner l'univers des études sherlockiennes. Certains d'entre eux sont peut-être authentiques, d'autres probablement pas. Ces falsificateurs enthousiastes ne font que suivre les traces des auteurs de l'autobiographie de Howard Hugues ou celles des rédacteurs du journal de Hitler.

Le premier problème que pose tout texte watsonien, c'est bien sûr celui de son authenticité. Dans le cas présent, à la question de la provenance s'ajoutent plusieurs facteurs.

Tout d'abord, bien que le papier et l'encre correspondent à l'époque et au lieu, et que le document lui-même semble indiscutablement de la main de Watson<sup>1</sup> (sur un support assez inégal), il ne s'agit pas d'une affaire dans laquelle ce dernier joue un rôle de témoin ou d'acteur. Le texte de Watson fut apparemment dicté, tout ou partie, par Holmes en personne, ce qui brouille singulièrement le style propre de l'auteur, l'un des éléments les plus fiables pour attribuer une œuvre. La voix de Holmes n'est pas celle de Watson et, même si la relation d'une enquête par Holmes a des précédents (*La Crinière du Lion* vient immédiatement à l'esprit), il s'ensuit une disparité stylistique qui ne peut que compliquer la tâche de ceux qui voudraient parvenir à une certitude.

---

1. Le papier et l'encre ont été examinés par le département d'expertises légales de Scotland Yard et par le professeur Van Meegrin de la National Gallery de Londres. L'écriture a été authentifiée comme celle de Watson par deux experts faisant autorité dans ce domaine, mais que je ne puis nommer, à Langley, en Virginie.

Il est également très difficile d'évaluer avec précision la contribution de Watson. Comme je l'ai dit, l'écriture est la sienne, mais comment savoir dans quelle mesure il n'a pas modifié, raccourci ou au contraire développé le récit de Holmes? J'ignore pourquoi il ne fut jamais dactylographié<sup>1</sup> (ce qui eût sans doute amené Watson à ajouter encore corrections et variantes). Il se peut que Holmes soit reparti courir le monde avant que Watson (qui, semble-t-il, l'interrogeait) ait eu le temps de remettre de l'ordre dans tout cela. Le manuscrit s'interrompt avec l'arrivée soudaine de Herbert Asquith, et Watson a peut-être pensé, dans un accès de paresse, qu'il achèverait tout cela plus tard – mais il n'en fit rien.

(Ainsi, il nous est impossible d'apprécier le degré de contrôle de Holmes sur les textes de Watson. D'un côté, on le voit constamment se moquer des efforts de celui-ci, tournant en dérision sa sensiblerie et son manque de logique pure – « ce qui revient à faire passer une histoire d'amour ou un enlèvement par le canal de la cinquième proposition d'Euclide » – mais, de l'autre, il est clair que tout ce qui a été publié l'a été avec son accord. Il se peut que Holmes, comme beaucoup de célébrités, se soit conformé à son image publique.)

Quant à la rédaction proprement dite, rien ne permet de décider si Watson a, oui ou non, tout noté sous la dictée. Certaines parties donnent l'impression d'une composition hâtive ; l'écriture est presque illisible, avec

---

1. Peut-être une transcription dactylographiée révisée et complétée existe-t-elle (ou a-t-elle existé) quelque part. Si elle n'a pas été détruite, certaines interrogations pourraient trouver un jour leur réponse.

des abréviations et d'autres éléments suggérant une sorte de sténographie personnelle rendue nécessaire par le souci de suivre la cadence du narrateur. À d'autres endroits, pourtant, la graphie, et le style lui-même, évoquent une méthode de composition plus paisible, indiquant que Watson aurait bien pu « créer » au lieu de se contenter de transmettre.

En résumé, je prévois d'interminables débats sur l'authenticité de ce document. Je n'avancerai aucune opinion personnelle, excepté celle-ci : la présence de Holmes à Paris est certes aussi vraisemblable que la présence de Holmes au Tibet, ce qui – Watson le révèle dans son texte – fut mis en doute par quelques lecteurs avertis dès 1912 ! Tout ce que l'on peut espérer, si ce manuscrit est authentique, c'est que, d'une manière ou d'une autre, les érudits et le public puissent à l'avenir en apprendre plus sur la « Grande Lacune », comme on a appelé les années manquantes. (Pour ma part, ce que Holmes laisse entendre à Watson à la fin de ce texte, à propos de sa destination suivante, n'a pas manqué d'éveiller ma curiosité.)

Chaque fois qu'un mot ou qu'un élément de phrase était illisible, j'ai fait de mon mieux pour restaurer ce qui me semblait correct, mais je n'ai pas cru utile de mettre ces petites interpolations entre crochets, pour ne pas alourdir la narration. Cependant, si le style qui en résulte paraît parfois hésitant, c'est à moi que le lecteur devra adresser des reproches et non à Watson.

Une dernière note (si j'ose dire) : le récit de Holmes fait souvent référence à la musique classique, sujet sur lequel mes compétences sont très limitées. Il s'ensuit que, dans mes annotations, je ne suis pas toujours le mieux placé pour confirmer ou infirmer ses déclarations

et ses jugements. J'espère que le lecteur ne m'en tiendra pas rigueur.

Je ne vois rien d'autre à ajouter. Sinon prier tous ceux qui se sentent concernés d'écrire à Yale pour exiger que l'on prenne mieux soin de ce qui leur est confié.

*Nicholas Meyer*  
*Londres, 1993.*

## *Introduction*

### **La reine morte**

— C'est sans aucun doute une affaire des plus mystérieuses, Watson. Quelles sont vos hypothèses ?

Je dois reconnaître que j'avais plus d'une fois entendu des paroles assez semblables. Et de nouveau, il me fallut bien confesser mon ignorance.

— La reine est tout à fait morte, commençai-je.

Sherlock Holmes fit apparaître une grosse loupe et s'en servit pour examiner le cadavre.

— Brillant, Watson. Vos dons d'observateur ne vous ont pas abandonné. La reine est tout ce qu'il y a de plus morte. La question qui se pose, c'est : qui l'a tuée ?

Surmontant l'amertume que me causait ce ton de condescendance auquel je n'avais jamais pu me faire, je me joignis à son examen.

La reine gisait, immobile, nous mettant en demeure de deviner la cause de son brusque décès.

— Sur qui se portent vos soupçons ?

— Il n'est pas bon de théoriser avant de constater, me rappela-t-il. Ça ne peut que fausser le jugement.

— Avez-vous l'intention de pratiquer une autopsie ?

— Ce serait délicat, concéda-t-il avec un fin sourire, mais peut-être pas totalement impossible.

— Je ne vois aucune trace de violence sur le corps, lançai-je.

— En effet, renchérit le détective, et pourtant je jurerais qu'il ne s'agit pas d'une mort naturelle. Enfin quoi, hier encore elle pondait allègrement des œufs et la voici maintenant froide comme du marbre, sa couronne déjà promise à une autre en attendant que son royaume sombre dans le chaos !

Nous étions en 1912 et nous trouvions à Burley Manor Farm, sur le versant nord des Sussex Downs, à un peu moins de cinq miles d'Eastbourne, où Holmes et Mme Hudson, qui avait veillé sur notre logement de Baker Street, profitaient maintenant d'une modeste retraite. Il m'arrivait souvent de passer le week-end en leur compagnie car il ne me fallait pas plus d'une heure d'express pour aller jouir de leur magnifique vue sur la Manche.

Le départ de Holmes avait été pour moi aussi mystérieux que tout ce qui le concernait, aussi arbitraire et, en quelque sorte, aussi caractéristique de son tempérament imprévisible. C'était un peu comme s'il s'était levé un beau matin en décrétant qu'il était las de Londres, car il m'informa sans détour qu'il avait l'intention de déménager dans les South Downs et d'élever des abeilles. Il s'était, semble-t-il, découvert cette passion au cours d'une enquête à laquelle je n'avais pas été associé.

— Lorsqu'un homme est las de Londres, il est las de la vie, lui dis-je, citant Johnson, mais son esprit logique décela aussitôt la faille dans mon argument.

— Je ne suis pas las de la vie, je suis las d'une vie de crime, et de crasse, répliqua-t-il, posant, par la fenêtre, un morne regard sur les toits. Je vais me retirer et élever des abeilles.

Je fis de mon mieux pour le détourner de ce stupéfiant projet ; de fait, ses débuts d'apiculteur ne manquèrent pas de justifier mes pires craintes. Il fut cruellement piqué et, plus d'une fois, je dus lui venir en aide. Fort heureusement, un médecin, en l'occurrence moi-même, était disponible, et plus heureusement encore, Holmes n'était pas allergique, comme beaucoup de gens le sont, aux piqûres d'abeilles.

Mais il ne se décourageait pas et s'entretenait fréquemment avec son maître en zoologie, M. Sherman, originaire de Lambeth et, pour sa part, en retraite à East Acton. Ce que Sherman ignorait sur l'apiculture, il s'appliquait à le découvrir pour le compte de Holmes. Plus d'une fois, il séjourna chez le détective et aida mon ami à cultiver sa manie. Ils passaient des heures dehors en conférence secrète, coiffés de filets et désignant divers endroits du parc. Ces promenades conduisirent à l'édification d'une colonie de ruches, placées au hasard dans le jardin et qui, à mon goût, n'ajoutaient rien à la beauté de la propriété.

En tant que médecin de Holmes, ma répugnance à le voir s'adonner à une activité manifestement dangereuse n'avait d'égale que la perplexité qu'éveillait en moi un tel engouement.

— Je n'arrive pas à comprendre comment ces insectes nuisibles et bruyants peuvent vous fasciner, le grondai-je un matin, tout en le soignant pour une série de piqûres dont il souffrait depuis ma précédente visite.

Il rit, grimaçant lorsque j'appliquai l'alcool, et alluma une cigarette.

— Un changement total est parfois stimulant, remarqua-t-il. Vous n'ignorez sans doute pas qu'après avoir écrit *Guerre et Paix*, Tolstoï s'est mis à étudier le grec ancien.